

Le portrait d'un faux dévôt (PAGES 134-135)Jean de La Bruyère, *Les Caractères ou Mœurs de ce siècle* (1688)**→ Objectif**

Analyser l'art du portrait moral.

→ Présentation du texte

Les Caractères ou Mœurs de ce siècle ont paru d'abord en 1688 et étaient présentés par l'auteur comme une suite de remarques en marge d'une traduction d'un ouvrage du moraliste grec antique Théophraste (*Les Caractères*), située en tête du volume. Ces remarques se composaient de maximes et de portraits regroupés en seize chapitres traitant des femmes, de la Ville, de la Cour, de la mode, du Souverain, etc. Les rééditions successives, de 1688 à 1696, donnèrent à La Bruyère l'occasion d'enrichir progressivement cet ensemble, par des ajouts de plus en plus originaux, notamment dans les portraits. Ceux-ci sont moins des portraits à clef (dont le référent historique est masqué) que des descriptions de types sociaux et moraux. Constamment, La Bruyère relie le comportement au caractère : le moraliste écrit des portraits dynamiques, en action et c'est au travers des gestes et de l'allure du personnage que le lecteur peut deviner un caractère, des traits moraux souvent blâmés. L'ouvrage, qui a sa logique mais se présente sous forme discontinue, tire sa saveur littéraire de l'art mondain de la conversation, dont il tente parfois d'épouser le « naturel » décousu. Pourtant, chaque portrait est savamment organisé pour être efficace.

Le texte proposé ici correspond à l'extrait central du portrait d'Onuphre, 24^e fragment du chapitre « De la mode ». Il permet d'étudier la satire dans une problématique sociale centrale du XVII^e siècle, la fausse dévotion, que les élèves ont éventuellement pu déjà rencontrer avec *Tartuffe ou l'Imposteur* de Molière en classe de seconde.

→ Réponses aux questions**POUR PRÉPARER L'ÉTUDE**

a. Note : on pourra distribuer aux élèves une copie du résumé de la pièce tiré de l'article « Tartuffe ou l'Imposteur » dans le *Dictionnaire des grandes œuvres de la littérature française* de D. Couty et J.-P. de Beaumarchais (Larousse, Paris, 1997) ou dans le *Nouveau Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays* de R. Laffont et V. Bompiani (Robert Laffont, Paris, 1994) ou encore faire rechercher le résumé sur un site Internet, tel celui-ci :

<http://molieres.mes-biographies.com/Tartuffe.html>

On peut supposer que les élèves dégageront les points communs suivants :

- un personnage d'hypocrite, de faux dévot, qui cache ses mauvaises intentions sous l'apparence d'une foi et d'une piété sans pareilles ;
- un personnage de profiteur, qui abuse de la naïveté des gens riches pour leur soutirer de l'argent, vivre à leurs dépens ;
- un personnage qui aime les femmes et les séduit (cf. Tartuffe qui tente de séduire Elmire, la femme d'Orgon, dans la comédie).

b. Le texte est clairement satirique. Le nom de convention permet de dépeindre un type humain nettement déprécié (*cf.* le terme péjoratif : « parasite », l. 5) et caricaturé dans ses attitudes outrancières (*cf.* les déplacements mécaniques des l. 21 à 24), dans son physique de profiteur (*cf.* l'allusion à la fatigue de son visage, liée à ses aventures érotiques et qui passent pour dues à ses retraites spirituelles, l. 12 à 17).

LECTURE ANALYTIQUE

Un homme au milieu des femmes

1. Onuphre préfère visiblement les femmes jeunes et belles : « il néglige celles qui ont vieilli » (l. 19-20) et « il cultive les jeunes et entre celles-ci les plus belles et les mieux faites » (l. 20-21). C'est donc un être de convoitise, un libertin caché, un jouisseur. Il est marqué par la concupiscence, le désir.

2. Les parallélismes des lignes 21 à 24, renforcés par la figure du polyptote, permettent de mettre en scène de façon dynamique le mimétisme quasi mécanique par lequel Onuphre harcèle les femmes, par lequel il leur impose sa présence. Cela souligne bien entendu l'« attrait » magnétique qu'exercent les charmes féminins sur celui qui prétend être détaché du monde matériel et sensuel.

Un hypocrite intéressé

3. Le champ lexical de l'argent est présent dès le début du texte : « les plus riches » (l. 3), « beaucoup de bien » (l. 4), « opulent » (l. 5). Mais c'est vers la fin du passage que l'argent est mis en relation avec les manipulations de l'hypocrite : il veut « tirer avantage [d'un] aveuglement » (l. 25). Par ses manigances, Onuphre obtient ce qu'il veut : – « il se fait reprocher de n'avoir pas recours... » (l. 27-28) : la tournure factitive montre un jeu de manipulation qui explique indirectement ce qui précède : « cet ami lui en offre [de l'argent] » (l. 27) ;

– « quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet, qu'il est bien sûr de ne jamais retirer » (l. 28 à 30) : ici, c'est un marché de dupe qui a lieu : de l'argent contre une vaine promesse, un faux engagement ;

– « il dit une autre fois et d'une certaine manière, que rien ne lui manque et c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme » (l. 30 à 32) : le terme « manière » suggère la théâtralité de la parole d'Onuphre et le résultat est l'obtention d'une « somme » ;

– « il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme, pour le piquer d'honneur et le conduire à lui faire une grande largesse » (l. 32 à 34) : là encore, l'argent (« largesse ») est lié à une parole théâtrale du personnage (« publiquement » présuppose la présence de spectateurs).

Chaque fois, l'argent est soutiré par un engagement, une parole manipulatrice. La fin du passage insiste encore davantage, et de façon plus explicite, sur le lien entre l'argent et l'hypocrisie : les « intérêts » d'Onuphre sont couverts d'une « fausse imitation de la piété » (l. 39-40).

4. En écrivant « il est pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches » (l. 2-3), le narrateur associe la richesse à la force, au pouvoir. La figure rhétorique de l'autocorrection, qui « modifie ce qu'on vient de dire, pour y substituer un propos plus fort ou plus convenable » (J.-J. Robrieux, *Éléments de rhétorique et d'argumentation*, Dunod, Paris, 1993, p. 75), permet de présenter comme un sous-entendu évident, tout en l'explici-

tant, le lien entre richesse et pouvoir social dans le monde du xviii^e siècle. L'argent est ainsi montré comme un moyen d'influence, y compris dans les procès et les affaires de justice.

5. L'immoralité des méthodes d'Onuphre repose en grande partie sur le fait d'exploiter les faiblesses de ses victimes (leur naïveté, leur « aveuglement »), mais aussi de se servir du domaine religieux pour abuser les dupes. Onuphre est un personnage hautement sacrilège, qui ne prend pas au sérieux la pureté du sacré.

6. Le passage des lignes 36 à 39 est une double dénonciation des méfaits d'Onuphre. D'une part, son hypocrisie est clairement dévoilée par l'opposition qui repose sur le connecteur « mais » : « Onuphre n'est pas dévot, *mais* il veut être cru tel ». D'autre part et plus subtilement, La Bruyère invite son lecteur à tirer toutes les conclusions d'un raisonnement implicite (un syllogisme caché) :

a) « un homme dévot n'est ni avare, ni violent, ni injuste, ni même intéressé ».

b) Or, « Onuphre n'est pas dévot ».

c) Donc, Onuphre est à la fois avare, violent, injuste et intéressé.

L'implicite transforme donc la définition du dévot en réquisitoire où les vices d'Onuphre sont énumérés. Le narrateur accable ici son personnage.

Une duperie réussie

7. On peut relever deux questions oratoires dans le texte (cf. l. 15 à 17 et l. 24). Elles sous-entendent qu'Onuphre cherche à éveiller chez les autres la certitude qu'il est un dévot. Onuphre se sert de ce qui pourrait le trahir pour renforcer chez autrui l'évidence de sa piété. Mais ces questions portent aussi l'ironie du narrateur puisque le lecteur, aux yeux duquel on souligne le comportement libertin et les intentions lubriques du personnage auprès des femmes, comprend que certains mots ont ici un double sens : « un homme qui ne se ménage point » (l. 17) peut faire allusion aux efforts spirituels du personnage (ses veillées de prière, ses retraites, etc.) mais également à ses ébats sexuels. Le terme « édifié » (l. 24) est tout aussi ambigu : il renvoie à l'exemplarité morale apparente du personnage (il offre un modèle de piété aux autres, son comportement est édifiant), mais il peut tout autant signifier que l'assiduité d'Onuphre auprès des femmes devrait ouvrir les yeux de son entourage sur son hypocrisie (le verbe « édifier » peut signifier « mettre à même d'apprécier, de juger sans illusion », d'après le dictionnaire *Le Petit Robert*).

8. Onuphre fait preuve d'habileté puisque le texte nous montre sa réussite : il obtient ce qu'il veut, qu'il s'agisse des femmes ou de l'argent. Le narrateur indique d'ailleurs, à la fin de l'extrait, son succès : « et par une *parfaite*, quoique fausse imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts » (l. 39-40).

VERS LE BAC

La dissertation

On pourra attendre des élèves qu'ils envisagent diverses motivations à l'écriture satirique :

– l'indignation politique devant des actes violents ou injustes, souvent liés à des personnes identifiables : voir, par exemple, la colère de Victor Hugo face à un Louis

Bonaparte qui se comporte en dictateur et fait réprimer dans le sang les révoltes populaires, quitte à faire tuer des enfants (« Souvenir de la nuit du quatre » ; cf. manuel p.163) ;

– l’indignation personnelle et vindicative devant une humiliation qui a touché l’auteur lui-même : on peut penser à la fameuse épigramme de Voltaire contre un prétendu Jean Fréron (en fait, Élie Fréron), qui avait critiqué avec virulence le philosophe : « L’autre jour, au fond d’un vallon, / Un serpent piqua Jean Fréron. / Que pensez-vous qu’il arriva ? / Ce fut le serpent qui creva » (publié dans les *Satires* datées de 1762 dans l’édition Beuchot des *Poésies* de Voltaire, en 1833) ;

– l’indignation morale et sociale envers des mœurs jugées blâmables et qui touchent à des types humains universels : Juvénal, Boileau, La Bruyère en fournissent des exemples parfaits.

Dès lors, la façon de désigner la cible d’une satire est révélatrice de la manière dont est orientée l’argumentation épideictique.

Proposition de réponse rédigée

Le premier moyen dont dispose un auteur satirique pour critiquer sa cible est de la désigner de façon immédiatement agressive ou dépréciative. Lorsque la satire vise une personne ou un personnage précis, identifiable, l’auteur peut le nommer en déformant son nom, en lui accolant une épithète péjorative ou encore en lui donnant un surnom malveillant. C’est le cas de Victor Hugo qui écrit, en 1852, un pamphlet contre Louis Bonaparte qu’il intitule férocement *Napoléon-le-Petit*.

Le titre dévalorise d’emblée le futur Empereur en jouant sur la comparaison avec son oncle Napoléon I^{er}, auprès duquel Louis Bonaparte paraît un piètre héros, ce que l’adjectif « petit » souligne, pouvant signifier l’infériorité morale, intellectuelle et militaire du neveu. De même, le poète Lautréamont s’attaque, dans les *Poésies* (1870), à des auteurs qu’il déteste en leur attribuant des surnoms qui caractérisent, selon lui, leurs faiblesses et qui se rapprochent parfois de la caricature verbale en les associant à des animaux qui leur ressemblent physiquement ou dans leur comportement. Ainsi, le poète romantique Lamartine, qui chante les douleurs de l’amour malheureux et dont le physique est élancé, se trouve désigné comme la « Cigogne-Larmoyante » et Hugo est affublé du surnom de « Funèbre-Échalas-Vert ».

La satire relève alors du blâme individuel, personnel, fondé sur des haines politiques ou des détestations littéraires. Mais lorsqu’elle touche à des types humains généraux, elle requiert d’autres procédés de désignation. Le nom ne sert plus à identifier, mais il sert de convention, parfois significative cependant : La Bruyère dépeint le faux dévot dans ses *Caractères* (1688) sous le nom d’Onuphre, dont les sonorités rappellent à l’évidence le personnage moliéresque de Tartuffe. Cela ne suffit pourtant pas : dans la scène 4 de l’acte II du *Misanthrope* de Molière (1666), Célimène se livre à l’improvisation d’une galerie de portraits satiriques dont chaque personnage porte un nom conventionnel peu parlant, mais dont elle précise le défaut par des périphrases explicites : Timante est « un homme tout mystère » et Géralde un « ennuyeux conteur ». La cible d’une satire est donc fréquemment disqualifiée par la manière même dont on la présente et dont on la nomme.